

LANGAGE ET MEDIA : MUTATION OU EVOLUTION ?

Mutation technologique, climatique, physiologique ou sociétale.

Mais qu'en est-il du langage, de la langue ? J'ai rencontré le sémiologue Sémir Badir pour en parler avec lui.

Interview par Didier Poiteaux

24



Photo © Sémir Badir

Sémir Badir

Chercheur FNRS à l'Université de Liège, linguiste spécialisé en sémiotique. Son projet intellectuel est celui d'une épistémologie conforme aux pratiques discursives du savoir. Son dernier ouvrage : *Epistémologie sémiotique. La théorie du langage de Louis Hjelmslev.*

Didier / Qu'est ce qu'un sémiologue ?

Sémir / Ah ! Pas facile de répondre à cette question. Le sémiologue se sent à l'étroit dans une seule discipline de savoir ; il a plusieurs méthodes, et plusieurs terrains d'étude. L'enjeu de ses recherches et de ses interventions, je crois, est relatif à l'élargissement de la notion de culture au-delà des seuls littérature et arts. Il contribue ainsi à une redéfinition anthropologique et ethnographique de la culture qui comprend la danse, la musique populaire, tous les types d'images et de spectacles, mais aussi la gastronomie, les modes de communication inter-personnels ou liés aux institutions. Pour évoquer un exemple parmi les plus connus, Roland Barthes dans ses *Mythologies* a proposé une ethnographie de la France des années 1960 en y incluant l'astrologie, la voiture, le bifteck frites..., toutes ces choses qui stabilisent ou normalisent nos valeurs.

Aujourd'hui le sémiologue ne s'intéresse plus seulement à la publicité, à la BD, au cinéma, au théâtre, à la photographie mais aussi aux pratiques numériques, aux réseaux sociaux. Cela étant dit, ma recherche à moi touche plutôt à la théorie ; je suis un sémiologue pour sémiologues !

En écho à la thématique d'Interstell'art, diriez-vous qu'il y a eu des mutations ou des évolutions dans le langage, et/ou dans le champ sémiologique ?

Les avis seront différents en fonction des sémiologues. Il n'y a pas de réponse nette à faire sur ce sujet. En fonction de l'objet étudié il s'agira de mutation ou d'évolution. En ce qui concerne le langage, il faudrait plutôt parler d'évolution. La langue ne cesse de se transformer. Des mots dont la prononciation était clairement distincte il y a dix ou vingt ans, comme *brin* et *brun*, *pré* et *près* ou *patte* et *pâte*, ne sont plus si nettement distingués aujourd'hui. Du coup, il arrive que leur sens se brouille. Par exemple, doit-on écrire *mettre la main à la pâte* ou *mettre la main à la patte* ? Tant qu'on malaxait quotidiennement son pain, tout le monde comprenait qu'il convient d'écrire *main à la pâte*. Mais, de nos jours, le sens original de l'expression n'est plus compris et on trouve *main à la patte*, notamment dans des copies d'élèves, donc l'expres-

sion fait sens comme ça. De même, quand s'ajoute un sens à un mot, cela se fait progressivement. Un nouvel objet est créé, il ressemble à une souris et son nom apparaît. Les inventions informatiques se trouvent ainsi souvent associées à un imaginaire animalier : puce électronique, bug informatique, etc.

Comment arrivent ces expressions qui contaminent et inondent le langage courant, comme *On profite, on gère*, liées à l'économie ou *On est en mode ceci ou cela*, celle-ci liée plutôt aux machines ?

C'est certainement un phénomène d'homologie¹, là aussi. L'expression *en mode* qui était autrefois réservée aux machines, s'applique aujourd'hui à des comportements, parce que cette homologie fait sens : beaucoup d'acteurs sociaux cherchent à rapprocher l'humain de la machine. C'est la tendance actuelle. Comme mes exemples de souris et de puce le montrent, l'expression ne fait que renverser la tendance à humaniser la machine. Ces deux tendances sont en effet complémentaires. Elles montrent que la société contemporaine a une perception plus faible (ce n'est pas nécessairement un mal !) de la différence entre les sujets et les objets. Les sujets se font parfois à l'image des objets (à travers les avatars, les traces électroniques telles que les signatures, les selfies) tandis que, de leur côté, les objets deviennent *intelligents* (prothèses, robots ménagers, infrastructures immobilières).

On peut appeler *média* l'imbrication d'une dimension subjective et d'une dimension objective : c'est une technique, une sorte de machine qui a pour spécificité d'être liée à un cerveau ; pas un cerveau humain bien évidemment, mais avec des fonctionnalités semblables à celles du cerveau. Les médias nous parlent, et souvent même ils sont capables de nous répondre. Voyez le smartphone. Il vous propose des tas de choses, chaque jour et à toute heure : à compter vos pas, prévoir des itinéraires, structurer votre annuaire personnel, etc. Imaginez-vous avoir tout cela avec un téléphone à fil ? Non, auparavant, il fallait appeler et avoir quelqu'un au bout du fil pour profiter de services. Le téléphone est donc devenu un média, ce qu'il n'était pas il y a, disons, vingt ans. Forcément,

la langue va se transformer pour rendre compte de ces nouveaux usages.

Cette évolution des médias entraîne-t-elle, selon vous, une évolution du langage ? Diriez-vous qu'il y a un appauvrissement de la langue aujourd'hui ?

Je voudrais vous rassurer, il n'y a aucune raison pour qu'une langue s'appauvrisse en fonction d'apports médiatiques ou de mutation dans les sociétés. Les langues s'appauvrissent quand elles sont moins parlées, ou quand elles deviennent trop difficiles. Une langue d'ailleurs n'est vivante que dans la mesure où elle évolue. Je suis personnellement favorable à l'apport de mots anglais dans le français. La pureté d'une langue, que ce soit le français ou une autre, ça n'existe pas. Si le besoin se fait sentir d'un apport massif de mots à l'occasion de l'essor du numérique, et que ces mots sont empruntés à l'anglais, très vite ce ne seront plus des mots anglais mais des mots français, avec une prononciation propre au français. Quand bien même de nouveaux sons devaient apparaître (comme ça a été le cas, par exemple, avec le *dz* dans la prononciation de *pizza*), tant mieux. Il n'y a aucun problème. Il n'y a là selon moi rien qui *dénature* une langue.

Pour autant, toutes les innovations de discours n'entrent pas dans la langue. On sait que les adolescents ont un langage qui leur appartient et qui évolue extrêmement vite. Tous les 3 ou 4 ans de nouveaux termes sont employés. Mais il n'y a qu'une frange minimale de ce parler qui finit par être largement adoptée dans le langage courant. C'est le cas de l'emploi de *trop* à la place de *très*. Dans les années 60, quand on voulait vanter un film, on disait *Il est pas mal*, c'est-à-dire qu'on employait une litote. Dans les années 90, au contraire, on était dans l'hyperbole : *C'est méga hyper génial*. Aujourd'hui *Trop bien !* (et même *Trop trop bien !*) est encore de cet ordre-là.

De nouveaux médias sont apparus qui remplacent l'écrit par l'image ou diminuent le nombre de mots (twitter, Instagram, ...). Sont-ils, selon vous, vecteurs d'évolution, de mutation du langage ?

Oui, vous avez raison de mettre cela en avant. Parmi les variétés de langues, un des premiers facteurs de ces variétés sont les usages oraux par rapport aux usages écrits. Il y a une très grande distance entre les variétés orales et écrites. Et nous n'avons pas à nous inquiéter de l'impact des évolutions du langage écrit sur les variétés orales. Les smileys, les abréviations dans les sms, sont des usages nouveaux dans un français écrit qui *s'idéogrammatise*. Aujourd'hui nous avons le moyen d'indiquer notre état d'humeur avec un idéogramme. Je trouve ça merveilleux. Il y a là un enrichissement.

Ce serait faux de dire qu'aujourd'hui, il y a de moins en moins de mots pour dire le monde ?

Complètement faux ! Enfin je ne le crois pas. Ce qui change, ce sont les aspects du monde sur lesquels se porte l'intérêt des locuteurs. Il y a des parties du vocabulaire dont l'emploi s'appauvrit (tout ce qui concerne les métiers artisanaux, par exemple), et d'autres qui sont considérablement enrichies. L'adolescent d'aujourd'hui connaît peut-être quinze mots pour désigner ses chaussures, moi je dois en avoir 3. Un autre exemple : *tchatter*, ce n'est pas bavarder, ni faire la conversation, c'est plus précis que cela. Et comme ce mot n'est pas dit avec l'accent anglais mais dans une prononciation française, il appartient incontestablement au lexique du français. Sans parler de sa conjugaison : présent, futur etc... En fait, on n'a pas ajouté un mot mais une soixantaine.

Selon vous, les médias actuels infléchissent-ils une communication qui se restreint ou se fait plus large ?

Je préfère parler d'évolution que d'augmentation ou de restriction. Regardez par exemple l'évolution de l'écoute de la musique populaire. L'être humain a toujours écouté de la musique. Cependant, il y eut une époque, pas si lointaine finalement, où il devait la produire lui-même, ou la faire produire par son entourage, s'il voulait en profiter. Puis, les concerts publics se sont multipliés et répandus, institués dans des lieux qui leur sont consacrés. Plus tard encore, sont apparues des formes matérielles comme les enregistrements sur disque pour écouter la musique. Et aujourd'hui, ce sont des plateformes

en ligne comme Spotify ou YouTube qui offrent une écoute musicale dématérialisée. Or une telle technologie infléchit forcément la manière d'écouter la musique. Les jeunes ont moins que leurs aînés le sens de l'album, de sa composition ; même une chanson, ils ne l'écoutent pas toujours en entier ; ils privilégient l'écoute fragmentaire. Leur communication sur la musique s'en trouve élargie, puisqu'ils se trouvent devant des choix très grands dans lesquels ils piochent tous azimuts ; mais, d'un autre point de vue, on pourrait dire qu'elle se restreint à une ou deux minutes par morceau.

Je prends un autre aspect de cette évolution. L'évaluation est devenue un phénomène massivement présent dans nos contacts avec la culture (au sens large, sémiologique, du terme). Si vous écoutez ou regardez quelque chose sur YouTube, c'est souvent parce qu'on vous l'a proposé, et si on vous le propose, c'est parce que cette vidéo a été likée un bon nombre de fois. Bref l'évaluation par la communauté de YouTube a établi la programmation proposée. Ce n'est plus l'animateur radio ou la chaîne de télévision, ce sont les communautés numériques qui déterminent votre choix culturel. Or cette forme de communication est très différente de celle exercée par les journalistes car elle est basée sur le quantitatif : le nombre des likes devient déterminant. Seuls les médias numériques communiquent à partir de ce mode d'évaluation et donc, oui, ils exercent un grand impact sur nos comportements à l'égard des productions culturelles. ■

1 L'homologie est un rapport que l'on pose entre deux choses à l'image d'un rapport entre deux autres choses ; par exemple, du rapport entre le jour et la nuit, on peut établir un rapport homologique entre le bien et le mal.

UN STRIP EN UNE CASE,
C'EST UN TWEET.

